

Histoire de l'agriculture européenne

L'histoire de l'agriculture européenne, dans sa phase cruciale de transition entre l'âge artisanal et l'âge industriel et scientifique, est un domaine peu exploré en France malgré son évidente importance. Les quatre titres ici présentés ensemble¹ sont fort différents les uns des autres. Mais ces différences mêmes ont l'intérêt de donner un éclairage plus complet sur le domaine commun auquel ils se rattachent.

Les deux premiers sont des ouvrages généraux. Bien que bâtie sur des proportions moins imposantes, la grande *Deutsche Agrargeschichte* est le pendant, pour l'Allemagne, de la monumentale *Agrarian History of England and Wales*. Le livre de H. Haushofer en est le cinquième et dernier volume. Il couvre la période 1815-1945, divisée par les années 1848, 1871 et 1914 en quatre parties. La première, de 1815 à 1848, est celle des grands commencements, symbolisés par les noms de Thaer, de Schwerz, de Bürger (traducteur de Simonde de Sismondi). Tout démarre en même temps, ou à quelques années d'intervalle : l'enseignement (Möglin, 1808 ; Hohenheim, 1818), l'amélioration des charrues (Schwerz), la fabrication du sucre de betterave (vers 1830, après une première période de développement interrompue en 1815), etc. L'ancienne organisation féodale se dissout et une autre se dessine, déjà moderne : crédit, assurances, associations professionnelles, coopératives, etc. Tout cela va prendre corps au cours de la seconde période, 1848-1871, qui fut la grande époque de l'agriculture allemande comme du reste des autres agricultures européennes. C'est l'âge de Liebig et de la théorie minérale des engrais, un des événements les plus chargés de conséquences de l'histoire mondiale. C'est aussi un âge d'or sur le plan économique : la productivité s'accroît rapidement, la consommation plus vite encore, tandis que les prix s'élèvent (la concurrence étrangère ne jouera vraiment qu'après 1870 et l'Allemagne ne s'y ouvrira qu'en 1891). De 1914 à 1945, le poids des événements politiques est prépondérant : les deux guerres, la crise, le nazisme entraînent pénuries et régressions

1. Heinz HAUSHOFER, *Die deutsche Landwirtschaft im technischen Zeitalter*, in Günter FRANZ, Hrsg., *Deutsche Agrargeschichte*, V, Stuttgart, Eugen Ulmer, 1972, 327 p., tabl., graph., pl., bibl., index.

Ernst KLEIN, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft im Industriezeitalter*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1973, 192 p., tabl., bibl. (« Wissenschaftliche Paperbacks : Sozial- und Wirtschaftsgeschichte »).

P. J. PERRY, ed., *British Agriculture, 1875-1914*, London, Methuen, 1973, 180 p., tabl., cartes, bibl. (« Debates in Economic History »).

László GAÁL & Péter GUNST, « Livestock Husbandry in Hungary from 1848 to World War I », in *Agrártörténeti Szemle (Historia Rerum Rusticarum)*, 1972, XIV (supplementum), pp. 7-48.

techniques, alors que la motorisation se développe de façon irréversible à partir des années vingt.

Ce bref résumé chronologique ne rend pas justice à la richesse du livre, à la fois récit et ouvrage de référence indispensable par les nombreux faits et chiffres qu'il contient. A elle seule, la bibliographie (environ 500 titres classés par chapitres) présente un intérêt considérable. Des critiques de détail seraient évidemment possibles — par exemple, un exposé sur les lois de Mendel (pp. 185-187) est-il vraiment à sa place dans une histoire de l'agriculture ? — mais, à notre avis, l'ouvrage appelle des remarques plus fondamentales.

La première est la place relativement réduite faite aux techniques : l'auteur ne leur consacre qu'une soixantaine de pages, à peine un cinquième du livre. Certes, les principales inventions sont mentionnées — les drains de poterie, l'écrémeuse, le tarare, etc. — mais on aimerait davantage de détails sur leur genèse, leur diffusion et leurs effets. Comment les surfaces drainées ont-elles augmenté ? Quels changements l'usage de l'écrémeuse introduisit-il dans la production laitière ? Le tarare, nous dit-on, apparaît à la fin du xvii^e siècle ; mais à quelle date exactement et où ? Est-ce une invention indigène, ou au contraire vient-il de Hollande ou de Chine ? Peut-être ce problème n'est-il pas encore résolu à l'heure actuelle, mais c'est à l'auteur alors de nous le dire. Il est en tout cas dommage de ne lui consacrer que quatre lignes, alors que le labourage à la vapeur, dont l'extension est toujours restée minime (il n'y a jamais eu plus de 500 machines en action), a droit à deux pleines pages. On regrette également qu'il soit si peu parlé du premier engrais commercial mondial — le guano — et pas du tout des débuts de la batteuse qui, en Allemagne comme ailleurs, a dû d'abord être à eau ou à manège.

Il se peut cependant que la place trop restreinte faite aux techniques soit normale dans une histoire qui se veut celle de l'économie rurale (*Landwirtschaft*) plutôt que celle de l'agriculture proprement dite (*Ackerbau*). Il existe d'ailleurs, pour la période récente du moins, une telle histoire technique (G. Franz, Hrsg., *Die Geschichte der Landtechnik im 20. Jahrhundert*, 1969). Cependant, dans un ouvrage général comme celui de H. Haushofer, le problème de l'équilibre entre les différents points de vue sur l'histoire de l'agriculture reste posé. Cela nous conduit à faire une seconde remarque : quelle place convient-il de donner respectivement à l'histoire de l'agronomie et à celle de l'agriculture ?

Le cadre et la méthode utilisés pour traiter ces deux sujets sont en effet radicalement différents. L'histoire de l'agriculture s'intéresse à des faits, et ces faits ne s'apprécient vraiment qu'à l'échelon régional. A l'inverse, l'histoire de l'agronomie s'intéresse à des idées, et ces idées s'échangent librement au niveau mondial. Dans les deux cas, le cadre national (l'Allemagne, la France, l'Angleterre) est soit trop petit soit trop grand. Il est dommage que le livre de H. Haushofer ne comporte aucune carte d'ensemble des régions agricoles allemandes, et que les particularités et les différences interrégionales ne soient traitées qu'en neuf pages, bien sommaires.

Les mêmes remarques pourraient s'appliquer à l'ouvrage de E. Klein s'il ne se voulait pas expressément, comme l'indique la collection à laquelle il appartient, une histoire économique de l'agriculture. Par son plan et son contenu, il diffère assez peu du livre de H. Haushofer. Il est toutefois nettement plus concis — la mise en pages étant plus aérée, le texte ne représente que les deux cinquièmes du précédent — bien que la période étudiée soit plus

longue (la seconde moitié du xviii^e siècle y est incluse). Cette brièveté relative a l'avantage de mieux faire ressortir l'armature des faits économiques essentiels. L'ouvrage est d'ailleurs explicitement conçu comme une introduction destinée à des étudiants ; ce but est parfaitement atteint.

Au contraire des deux ouvrages précédents, *British Agriculture and Livestock Husbandry in Hungary* nous offrent des images précises au niveau régional (dans la mesure du moins où la Hongrie peut être considérée comme une région). *British Agriculture* est un recueil de huit articles parus depuis 1936 dans diverses revues (dont *Agricultural History Review*), traitant de la « grande dépression » de l'agriculture anglaise. En Grande-Bretagne, l'année 1875 marque, d'après l'historiographie classique, le début d'une crise profonde provoquée tant par une série de mauvaises récoltes que par l'effondrement des prix des céréales. La crise fut réelle. Mais quelles en furent exactement les dimensions, et dans quelle mesure les différentes régions furent-elles touchées ? L'ouvrage fait le point sur cette question. Il semble que seuls les grands céréaliers du Sud et de l'Est de l'Angleterre aient été directement frappés. Aux effets de la crise venaient s'ajouter les salaires versés aux journaliers, salaires qu'il était impossible de diminuer. En revanche, les herbagers du Nord et de l'Ouest eurent moins à souffrir. La part du travail familial dans ce secteur était plus importante et la baisse des prix céréaliers favorisait les exploitations plus qu'elle ne les gênait. En outre les étés humides de 1875-1879 les avaient peu touchés. Enfin elles subirent beaucoup moins la concurrence étrangère : les importations de viande (en conserve, puis frigorifiée) ne commencèrent qu'à partir de 1885-1890. Aussi l'un des aspects de la crise fut-il un renforcement du courant d'immigration des fermiers du Nord-Ouest (écossais notamment) à la recherche de fermes devenues vacantes dans le Sud-Est. La crise, qui n'avait donc pas été générale, eut pour résultat une transformation des structures de production : en une génération, le produit brut des céréales chutait de 60 %, celui des produits animaux augmentait de 15 %.

Livestock Husbandry nous montre pour ainsi dire l'autre côté du décor. La plaine hongroise, avec ses latifundia exploités par corvées, demeura longtemps une des régions nourricières de l'Europe occidentale. Son histoire témoigne d'une situation hybride. Jusqu'en 1848 (abolition du servage), et même jusqu'en 1870, la Hongrie est une frange pionnière : au xviii^e siècle, elle exporte du bétail sur pied qui voyage par ses propres moyens. Après les guerres napoléoniennes, la hausse du prix des laines fines (mérinos) et surtout des grains incite la noblesse terrienne à changer de système. Les labours s'étendent aux dépens des pâturages ; les bovins cèdent la place aux troupeaux de moutons. A partir de 1870 le front céréalier s'éloigne : la Roumanie, la Russie et l'Amérique, plus tard l'Argentine et l'Australie, provoquent par leurs exportations massives de blé la crise dont il a été question précédemment. La Hongrie s'en trouve relativement protégée par les douanes de la double monarchie. Cela lui permet de développer et de diversifier considérablement ses productions animales, à l'exclusion des moutons dont la laine perd de sa valeur, et dont la viande est peu consommée dans les pays germaniques et même en Hongrie. C'est ainsi qu'à la fin du xix^e siècle l'agriculture hongroise atteint un niveau de développement comparable à celui de l'Europe occidentale.

La technologie de l'agriculture

Terrain de rencontre entre agronomes et ethnologues

LA TECHNOLOGIE DE L'AGRICULTURE

« Pour bien parler des techniques, il faut d'abord les connaître. Or il est une science qui les concerne, celle qu'on appelle la technologie, et qui n'a pas, en France, la place à laquelle elle a droit. » Trente ans plus tard, cette constatation de Marcel Mauss [9] n'a rien perdu de son actualité. La technologie est toujours le parent pauvre des sciences humaines. La technologie de l'agriculture, quant à elle, est peut-être doublement pauvre. En 1957, après avoir présenté dans la *Revue de Synthèse* un bilan d'ensemble de la recherche et de ses perspectives, Charles Parain [10] soulignait le manque de plan d'ensemble et de moyens. Aujourd'hui, près de vingt ans plus tard, la situation n'a guère changé [11]. Malgré des progrès indéniables, la place de la technologie dans les sciences humaines ne s'est pas beaucoup améliorée. Tout dernièrement, au colloque tenu à l'occasion de l'inauguration de la galerie culturelle du Musée des arts et traditions populaires du 11 au 13 juin 1975, une réflexion échappée au conservateur d'un grand musée de province sur « les sentiers battus de la technologie » montrait la profondeur du malentendu qui subsiste, même dans des milieux aussi spécialisés.

Or, si suivant la formule lapidaire de Lynn White, Jr. [14], l'objet de la technologie est de nous faire connaître « *the way people do things* », il est clair que la technologie de l'agriculture est encore pour l'essentiel un terrain vierge. Nous savons, certes, beaucoup de choses. Mais nous en ignorons bien davantage, et il suffit à chacun pour s'en convaincre de se poser honnêtement la question : que serais-je capable de faire, avec l'outillage qui existait dans telle ou telle région, à telle ou telle époque ? Neuf fois sur dix (et encore !), la réponse sera : rien. C'est de cette constatation qu'il faut partir, que nous ignorons presque tout d'un ensemble de savoirs qui ont été, pendant huit à dix mille ans, l'essentiel de l'univers intellectuel des quatre cinquièmes de l'humanité. Prenons un exemple, celui d'une technique simple et banale à première vue, le semis à la volée. Le semis à la volée devient moins banal déjà lorsqu'on observe qu'il suppose un moyen d'enterrer rapidement les semences. Il existe trois de ces moyens : l'araire, le piétinement par le bétail

et la herse. Tous trois impliquent l'existence de l'élevage, ce qui conduit à la première hypothèse que le semis à la volée ne peut pas être antérieur à la domestication des animaux. Comme par ailleurs la herse apparaît beaucoup trop tard pour être en cause et comme le piétinement, malgré son archaïsme apparent, ne constitue sans doute qu'une adaptation marginale, il reste l'araire. Or, il s'avère effectivement que la fonction primitive et essentielle de l'araire n'est pas la préparation du champ mais l'enfouissement des semences, semées en ligne ou à la volée [6, chap. iv]. Tout conduit donc à penser que l'invention du semis à la volée implique l'existence préalable de l'araire, ce qui fait de cette technique quelque chose de beaucoup plus important qu'on ne pouvait l'imaginer a priori. D'un autre côté, le semis à la volée est une technique dont l'exécution est particulièrement difficile. C'était autrefois une des tâches les plus prestigieuses de l'agriculture, tâche que l'on réservait aux hommes, et à des hommes mûrs et qualifiés. Cela étant, que savons-nous des procédés exacts que l'on utilisait ? Par exemple, semait-on d'une seule main (la droite), des deux mains successivement (la droite en montant le champ, la gauche en descendant), ou des deux mains alternativement (en changeant de main tous les deux ou trois pas) ? Il est étonnant de constater combien les sources sont muettes sur ce point. Il y a, il est vrai, une petite littérature didactique sur le semis à la volée [12], mais elle ne nous renseigne pas sur les pratiques effectives des différentes régions de France et d'Europe. En somme, nous ignorons presque tout de ce qui fut un élément essentiel de la genèse et de l'évolution des agricultures euro-méditerranéennes. Le semis à la volée est l'exemple type de ces techniques dont la banalité nous cache l'importance et à propos desquelles Lefebvre des Noëttes [7] écrivait « que nous vivons en quelque sorte de ces acquisitions, que l'accoutumance seule nous cache leur valeur... ».

Marcel Mauss, dans « Les techniques du corps » [8] avait bien montré toute la fertilité de ce champ de recherche trop négligé qu'est la banalité. C'est dans les notions et les gestes les plus habituels, si habituels qu'ils en paraissent « naturels », que les conditionnements culturels sont les plus profonds et les plus durables. L'agriculture, parce qu'elle a longtemps été l'occupation de presque tous, a contribué davantage que d'autres techniques plus spécialisées à la formation des traits les plus profonds du comportement. En opposant les civilisations de l'igname et du mouton, A. G. Haudricourt [5] a montré la fécondité de l'étude technologique. Celle-ci est aussi à la base des interrogations marxistes, même si, comme le rappelle P. Bonte [1], le dogmatisme a fait obstacle à son développement. En outre, le fait que les relations entre le groupe social et son environnement passent nécessairement par les activités techniques et les savoirs qu'elles impliquent, place aussi la technologie dans une position clé vis-à-vis de la géographie (il est clair, par exemple, que le problème artificiel de l'alternative entre déterminisme et possibilisme suppose une conception mécaniste des rapports de l'homme avec son milieu qui est aux antipodes de la méthode technologique). Dans le domaine de l'histoire, enfin, il suffit de rappeler l'intuition géniale d'un Lefebvre des Noëttes [7] même si par la suite le détail de ses thèses a pu être remis en cause. Voici ce qu'il écrivait en 1932 : « Pendant des milliers d'années, l'outillage des Anciens demeura stationnaire, et son insuffisance se traduisit, dans les faits, par une mauvaise exploitation des ressources, par la faiblesse de l'organisation économique, capital et crédit, par des famines périodiques

et meurtrières. Des minorités énergiques et violentes accaparaient alors la production, et maintenaient leur hégémonie au moyen de cruels privilèges et abus sociaux, dont le plus grand était l'esclavage. Tel est, nous semble-t-il, le tragique secret de la société antique, son vice originel et la cause profonde de sa corruption... »

La leçon ne vaut pas que pour la société antique, cependant. Les minorités énergiques et violentes sont toujours là, prêtes à profiter de cette dépossession des hommes de leurs moyens intellectuels et matériels de vivre, dont l'esclavage n'est que la forme extrême. Comment les savoirs techniques sont-ils élaborés, appropriés, transmis, diffusés ou accaparés ? Il n'y a pas de question plus importante, peut-être, pour comprendre l'évolution et le devenir des sociétés. La technologie, bien sûr, n'explique pas tout. Mais sans elle, on court le risque de ne pouvoir rien expliquer du tout. La relative négligence dont elle est encore l'objet à l'intérieur des sciences humaines est peut-être une de leurs faiblesses les plus sérieuses, car elles se coupent ainsi de tout un ensemble de faits significatifs irremplaçables. C'est vrai quand il s'agit de comprendre le passé. Ce l'est plus encore peut-être pour comprendre l'avenir et, avec sa clairvoyance habituelle, dès 1940, Lynn White, Jr. [14], pouvait écrire : « En laissant ceux qui travaillent dans les ateliers et les laboratoires oublier le passé, nous avons appauvri le présent et mis en danger le futur. »

TECHNOLOGIE ET ÉPISTÉMOLOGIE

Mais si la technologie peut occuper une position clé dans les sciences sociales, ce n'est pas là son seul intérêt. Il y aurait même un assez grave danger à ne s'y intéresser que pour les explications sociologiques qu'elle peut donner. Car on risquerait dans ce cas de sélectionner les faits en fonction d'une valeur « explicative » définie de l'extérieur et a priori, pétition de principe qui aboutit inévitablement à la stérilité. Il ne manque pas d'exemples de ce genre de travaux, où un assemblage hétéroclite de « faits » est destiné à prouver un peu n'importe quoi, et qui ont contribué à jeter un certain discrédit sur la technologie. En réalité, la technologie est par elle-même une discipline fondamentale et, à ce titre, elle n'a nul besoin d'alibi sociologique ou autre. L'activité technique est un des champs privilégiés où s'exerce la pensée rationnelle, et par conséquent la technologie est avant tout une épistémologie. L'analyse des savoirs humains, dans le but d'en restituer la genèse, l'évolution et la diffusion, présente un intérêt suffisant en elle-même pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui chercher d'autres justifications (qui existent cependant). On pourrait même renverser la perspective, car il n'est pas plus légitime de justifier la technologie par son intérêt sociologique, que de justifier la sociologie par son intérêt technologique.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter de ces questions au fond. Mais il y a au moins un point sur lequel il est nécessaire d'insister, c'est l'indépendance de la pensée technique par rapport à la pensée scientifique. On a trop facilement tendance aujourd'hui, parce que le développement des sciences et celui des techniques ont marché de pair depuis près de deux siècles, et parce que plusieurs techniques modernes doivent leur existence à des découvertes scientifiques, à réduire les techniques au rang de sciences appliquées. C'est

méconnaître leur originalité. Certes, la pensée rationnelle est une, mais si tout ce qui est scientifique est rationnel, tout ce qui est rationnel n'est pas scientifique. La manivelle, l'étrier, la charrue, la faux sont des outils parfaitement rationnels, qui résultent chacun d'un long processus d'inventions cumulées, mais la science n'a été pour rien, et même ne pouvait être pour rien dans leur élaboration. Pendant des milliers d'années les techniques ont progressé d'elles-mêmes, et ce n'est qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle que la science a trouvé ses premières applications importantes. C'est que la pensée scientifique est avant tout interrogation de la nature en vue d'en comprendre les mécanismes, alors que la pensée technique est combinaison de moyens en vue de certaines fins. Le raisonnement scientifique est général, abstrait et désintéressé, alors que le raisonnement technique est singulier (il est contingent à une situation particulière), concret et motivé. Mais il ne devrait pas y avoir de supériorité de l'un sur l'autre. Ce qui fait le prestige de la pensée scientifique, c'est d'être explicitement consciente d'elle-même, et cela dès son origine : la chaîne est ininterrompue depuis la découverte de la sphéricité de la terre, vers 450 av. J.-C., et en cela l'histoire de la science est contenue dans la science elle-même. Au contraire, la pensée technique n'a pas encore pris cette conscience d'elle-même, car le raisonnement technique s'efface toujours derrière son résultat, lequel tombe à son tour dans l'oubli dès que son utilité immédiate a disparu. C'est un postulat de base de la technologie qu'il y a un cheminement aussi rigoureux, cohérent et rationnel de la pensée technique d'invention en invention, que celui de la pensée scientifique de découverte en découverte. Seulement, nous en ignorons presque tout. Tant que durera cette ignorance, les techniques resteront considérées comme des recettes empiriques ou arbitraires, la pensée technique restera méprisée par les clercs, et subsistera la néfaste dichotomie entre travail manuel et travail intellectuel, entre conception et exécution, entre théorie et pratique, etc., qui sous-tend toute notre culture. Il est tout aussi impossible de comprendre les techniques sans connaître leur histoire que de comprendre le relief terrestre sans faire appel à la géologie. Ce n'est pas la première fois, loin de là, qu'est affirmée ainsi la valeur épistémologique, et donc aussi pédagogique, de la technologie [2]. Mais il faut reconnaître que les efforts dans ce sens ont eu bien peu d'écho.

TECHNOLOGIE ET AGRONOMIE

Il n'y a pas de domaine peut-être où la pensée technique ait plus d'importance et d'originalité qu'en agriculture. Les premiers agronomes, jusqu'à Duhamel du Monceau inclus, avaient clairement conscience de la valeur des savoirs des agriculteurs de leur temps. La science d'alors n'avait pas grand-chose à leur apporter, aussi cherchaient-ils le progrès dans l'analyse et la comparaison de ces divers savoirs. Arthur Young est le représentant le plus connu de cette école de technologie comparée avant la lettre, et voici en quels termes il en affirmait le principe en 1786 [15] : « Les pratiques des agriculteurs sans instruction ont été en général méprisées ou négligées, et nous avons tendance à imaginer de certaines régions, que celles qui ont une meilleure agriculture n'ont rien à y apprendre ; mais c'est une grave erreur ; je crois au contraire que même les plus arriérées ont des pratiques qui méritent d'être connues, au moins puis-je assurer que je n'en ai jamais visité une où il n'y ait

eu à recueillir quelque chose d'utile pour les plus avancées. Découvrir, collecter et mettre au jour ces pratiques dispersées et inconnues sauf des habitants d'un district, est la tâche spécifique du voyageur agricole. »

C'est à cette école technologique que les agricultures flamande, puis anglaise, écossaise et scandinave doivent les progrès qui les ont rendues célèbres aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mais dès 1780, l'Abbé Rozier représentait une autre école, celle qui prétendait construire une théorie scientifique de l'agriculture par principes. La première chose à faire était naturellement de se démarquer des savoirs existants, aussi entreprit-on de les nier : c'est de là surtout que datent la « routine », l'« inertie », l'« ignorance » paysannes, accusations qui ont eu un crédit surprenant jusqu'à ces dernières années. Cependant, il ne suffit pas de se prétendre scientifique pour l'être, et l'école théorique de Rozier ne put contribuer en rien aux progrès de l'agriculture. C'est à Liebig, et à sa théorie minérale des engrais [3] en 1840, que remonte la naissance d'une agronomie véritablement scientifique. Les idées nouvelles ouvraient des possibilités tellement importantes que leur vulgarisation devint rapidement une tâche prioritaire. Lorsqu'il fut fondé, en 1876, l'Institut national agronomique fut destiné à « l'enseignement des sciences, dans leurs rapports avec l'agriculture ». Et depuis lors, les agronomes se sont peu ou prou spécialisés dans le rôle de fournisseurs de science à l'agriculture, pour ainsi dire. C'est la grande période de l'agronomie normative.

Il est évident que l'application des sciences à l'agriculture a eu des effets spectaculaires. Depuis cent cinquante ans, la productivité du sol a été multipliée par un facteur dix, et celle du travail par un facteur cinquante ou davantage. Mais il n'est pas certain que ce progrès puisse continuer indéfiniment au même rythme. Ce n'est pas tous les ans qu'on découvre la théorie minérale des engrais, les lois de Mendel ou les hormones végétales, et rien ne prouve que la science puisse apporter autant dans les cent cinquante ans à venir que dans les cent cinquante ans passés. Mais surtout, l'inégalité flagrante de développement entre les diverses agricultures mondiales montre bien que l'application de moyens nouveaux ne va pas de soi. C'est qu'en effet, chaque agriculture est une combinaison originale de concepts opératoires, de moyens et de fins, où les seuls changements possibles sont ceux qui sont pertinents au système existant. Il n'y a jamais adoption pure et simple, mécanique en quelque sorte, d'éléments étrangers. Chaque agriculture est condamnée à inventer elle-même son propre progrès, et une des conditions nécessaires en est que le rapport des forces entre agriculteurs et agronomes ne soit pas trop inégal. C'est l'autonomie, la richesse et le développement pré-scientifiques des grandes agricultures européennes qui leur a permis de conserver la liberté d'inventer à laquelle elles doivent leur supériorité actuelle, et c'est en réponse à leurs besoins propres que s'est élaborée, pour une grande part, l'agronomie moderne. D'où, à notre avis, la question fondamentale suivante : dans quelle mesure l'agronomie moderne est-elle scientifique ; dans quelle mesure n'est-elle qu'européenne ? S'il est vrai que les techniciens européens en service outre-mer sont pour la plupart « rigoureusement ethnocentrés », que le « parachutage » de procédés et de machines de caractère industriel aboutit à « bloquer toute initiative véritable » [13], alors il faut reconnaître que le problème n'est pas seulement académique. Seule la technologie de l'agriculture, si possibilité lui est donnée de se développer, sera en mesure éventuellement de le résoudre. Et si cette analyse est exacte, il n'est

peut-être pas exagéré de dire que la technologie de l'agriculture sera à l'agronomie actuelle ce que la linguistique a été à la grammaire.

POUR UNE RENCONTRE ENTRE AGRONOMES ET ETHNOLOGUES

La technologie est d'abord une science humaine. Mais l'expérience montre qu'elle ne pourra pas se développer tant que les milieux des sciences humaines seront les seuls à s'y intéresser. Il est vital d'y intéresser aussi les milieux agronomiques. Le centenaire de l'Institut national agronomique et le cent-cinquantième de l'École de Grignon — les deux établissements ont aujourd'hui fusionné — seront célébrés conjointement au début de juillet 1976. Une rencontre sera organisée à cette occasion entre agronomes d'une part et spécialistes des sciences humaines d'autre part, dans le but de montrer tout ce que les méthodes ethnologiques d'observation des faits peuvent apporter à une meilleure connaissance des techniques agricoles.

Il ne s'agira pas d'un colloque de recherche. L'ouverture nécessaire à un public large et divers, aussi bien que le peu d'avancement de nos connaissances l'excluent. Le but de la rencontre est plus didactique que scientifique, il est de montrer que la technologie peut apporter des réponses à ce genre de questions que nous refoulons tous faute d'entrevoir des moyens d'y répondre. C'est que, en effet, le modèle normatif de comportement pèse d'un poids considérable dans les milieux agronomiques. On exagérerait à peine en disant que l'agronome fraîchement émoulu de l'école sait assez bien comment les choses devraient se passer, suivant les idées dominantes du moment, mais qu'il sait mal comment les choses se passent en réalité (encore que cela soit probablement moins vrai depuis quelques années). L'ignorance des techniques, et en particulier des techniques anciennes et traditionnelles, n'est pas seulement le résultat d'un manque d'intérêt, passif en quelque sorte, mais d'un véritable interdit. Cet interdit se manifeste par la dérision qui frappe tout ce qui paraît « folklorique », « périmé », « anecdotique », etc. (il est difficile de faire comprendre à des techniciens le caractère subjectif de ces qualificatifs). Des collègues nous ont avoué l'espèce de honte qu'ils devaient surmonter pour s'intéresser à ces questions, et c'est un sentiment que nous avons nous-même éprouvé. On ne peut manquer d'être frappé par le contraste entre cette volonté de rejet qui existe chez les techniciens et la volonté de continuité qui existe dans la science fondamentale. C'est sans doute cette volonté de rejet qui explique, en partie, l'absence de la technologie dans les programmes de l'enseignement et de la recherche agronomiques, alors que les sciences humaines (économie et sociologie rurales) y ont leur place depuis déjà assez longtemps. Une autre explication est peut-être aussi que certaines traditions sociologiques considèrent l'homme davantage, semble-t-il, comme objet un peu passif à l'intérieur d'un réseau de forces collectives qui le dépassent [4, chap. 1], que comme agent intelligent de son propre devenir. On a déjà signalé plus haut un des dangers du sociologisme pour la technologie. Il y en a ici, semble-t-il, un second.

L'objet de la rencontre de juillet 1976 doit donc être spécifiquement technique. Une séance de travail réunissant seize personnalités des milieux agronomiques et de ceux des sciences humaines, le 16 décembre 1974, a conclu à la nécessité de retenir un thème précis. Parmi ceux qui ont été discutés,

l'un des plus fructueux par rapport à l'objectif précis qui est celui de la rencontre s'est avéré être l'évolution des conceptions en matière de travail du sol. C'est donc sur ce thème que sera organisée la journée d'études qui aura lieu à cette occasion. Naturellement, il ne faut pas l'envisager de manière trop étroite, ce qui serait d'ailleurs en contradiction avec l'esprit même de la technologie. Il faut, bien sûr, partir dans chaque cas d'une description aussi précise, aussi exhaustive que possible de la technique en cause. Mais cela ne suffit pas. Il est essentiel de mettre en évidence les liens entre la technique étudiée et l'ensemble du système nécessairement cohérent auquel elle appartient, en suivant le plus loin possible les chaînes opératoires qui constituent ces liens (R. Cresswell). De plus, toute activité technique implique des concepts sous-jacents, qu'il faut tenter de restituer (ou du moins, il faut détruire les interprétations artificielles qu'on leur substitue, dans ce domaine, trop facilement). Il est intéressant, à cet égard, de noter comment les conceptions techniques sont déformées par l'assimilation qu'elles subissent lorsqu'elles passent d'un groupe social à un autre, et notamment des agriculteurs de telle ou telle région aux agronomes. Enfin, le fonctionnement et l'évolution des techniques peuvent donner lieu à des hypothèses explicatives complexes, faisant appel à de nombreuses disciplines spécialisées, qu'il faut au moins tenter d'amorcer.

Cependant, une rencontre uniquement orale — bien que les exposés, et une synthèse des discussions qui les accompagnent, puissent être publiés — risque de ne pas laisser de traces suffisamment durables. Aussi paraît-il nécessaire de rassembler et de présenter en un même lieu le maximum possible d'informations. Il est envisagé, à cet égard, de réaliser :

— une exposition de livres, présentant une sélection (une centaine de titres) de la bibliographie actuellement disponible dans le commerce sur la technologie de l'agriculture ; il s'agira pour presque tous, bien sûr, d'ouvrages étrangers ;

— une projection de films, choisis dans le répertoire abondant, mais peu connu du public même cultivé, du cinéma ethnographique (et aussi peut-être, pour certains titres, commercial).

En outre, des expositions déjà réalisées par ailleurs pourraient être à nouveau présentées à cette occasion. Enfin, il paraît indispensable de pouvoir offrir au public des agronomes un document global de référence servant d'introduction à la technologie de l'agriculture. Dans l'état actuel de nos connaissances, il ne pourra s'agir que d'une présentation commentée des sources et de la bibliographie de cette discipline, qui serait publiée avec les actes de la journée d'étude. Ce document est actuellement en préparation.

L'organisation de la journée d'étude et des manifestations prévues pour l'accompagner se fait dans le cadre du Groupe international « Écologie et sciences humaines » de la Maison des sciences de l'homme¹, animé par Jacques Barrau. Toutes les personnes intéressées peuvent naturellement s'y adresser.

1. Secrétariat du Groupe international « Écologie et sciences humaines » : Maison des sciences de l'homme, 54, boulevard Raspail, 75270 Paris Cedex 06.-Tél. : 544-38-49, poste 242.

*

Historiquement, toutes les sciences se sont d'abord dégagées des savoirs qui les avaient précédées, en les niant. L'agronomie ne fait pas exception. Mais son objet est si complexe qu'un point de vue trop exclusif ne permet pas d'en épuiser toutes les significations. L'agronomie essentiellement normative, fondée sur la conception polémique et un peu étroite de la science appliquée apparue au XIX^e siècle, fut une nécessité historique. Mais aujourd'hui, la négation des savoirs a-scientifiques n'est plus aussi nécessaire. Elle est même devenue nuisible, notamment dans les pays où l'altérité radicale des savoirs traditionnels et des techniques modernes est devenue un obstacle majeur au progrès. Il y a déjà assez longtemps que l'étude de ces savoirs a été reconnue nécessaire : il s'agit de l'ethnoscience — quoique nous préfererions parler d'épistémologie culturelle. La technologie de l'agriculture en est une des branches les plus importantes. C'en est aussi une des moins avancées, et l'histoire des tentatives faites jusqu'ici pour la promouvoir montre qu'elle ne pourra pas se développer tant que les milieux agronomiques n'y prendront pas une part active.

Le centenaire de l'Institut national agronomique, qui sera célébré au début de juillet 1976, est l'occasion d'organiser une rencontre entre agronomes et chercheurs en sciences humaines pour montrer ce que leurs méthodes respectives, dans l'esprit de la technologie, peuvent apporter à une meilleure connaissance des faits techniques de l'agriculture qui est dans l'intérêt des uns et des autres.

François SIGAUT

BIBLIOGRAPHIE

- [1] BONTE, Pierre
« Pourquoi ce numéro ' Spécial Ethnologie ' ? », *La Pensée*, 1973, 171, pp. 3-9.
- [2] BRUNHES-DELAMARRE, Mariel J.
« André G. Haudricourt : recherche et méthode », *La Pensée*, 1973, 171, pp. 10-23.
- [3] DUMAS, Jean-Louis
« Liebig et son empreinte sur l'agronomie moderne », *Revue d'Histoire des Sciences et de leurs Applications*, 1965, XVIII (1), pp. 73-108.
- [4] DURKHEIM, Émile
Les règles de la méthode sociologique, Paris, PUF, 14^e éd. 1960, 149 p.
- [5] HAUDRICOURT, André G.
« Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 1962, II (1), pp. 40-50.
- [6] HAUDRICOURT, André G. et Mariel J. BRUNHES-DELAMARRE
L'homme et la charrue à travers le monde, Paris, Gallimard, 1955, 506 p.
- [7] LEFEBVRE DES NOËTTES
« La nuit du Moyen Age et son inventaire », *Mercure de France*, 1932, 235, pp. 572-599.
- [8] MAUSS, Marcel
« Les techniques du corps », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1935, XXXII (3-4), pp. 271-293.
- [9] MAUSS, Marcel
« Les techniques et la technologie », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1948, n^o spéc. : « Le travail et les techniques », pp. 71-78.
- [10] PARAIN, Charles
« Les anciennes techniques agricoles », *Revue de Synthèse*, 1957, LXXVIII, pp. 317-346.
- [11] PARAIN, Charles
« Ethnologie et histoire », in A. CASANOVA, C. JEST, G. RAVIS-GIORDANI, *Ethnologie et histoire*, Paris, Éditions Sociales et PUF, 1975, 575 p.
- [12] PICHAT
Pratique des semilles à la volée, Paris, Éd. M^{me} V^{ve} Bouchard-Hazard, 1846, 102 p.
- [13] RAULIN, Henri
« Diffusion et blocage de cultures matérielles », in *L'homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, 1973, xiv + 794 p.
- [14] WHITE, Lynn, Jr.
« Technology and Invention in the Middle Ages », *Speculum. A Journal of Mediaeval Studies*, Cambridge (Mass.), 1940, XV (2), pp. 141-159.
- [15] YOUNG, Arthur
« On a Method of Fattening Oxen in Limosin, France », *Annals of Agriculture and Other Useful Arts*, Bury St. Edmunds, 1786, VIII, pp. 325-332.